

Lever de rideau sur le théâtre français amateur à Toronto

Pierre Fortier and Clermont Trudelle

Number 6, 1996

« Il n'y aura plus de Jeanne Sauvé et de Gabrielle Roy »

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1004626ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1004626ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF)

ISSN

1183-2487 (print)
1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fortier, P. & Trudelle, C. (1996). Lever de rideau sur le théâtre français amateur à Toronto. *Francophonies d'Amérique*, (6), 119–128.
<https://doi.org/10.7202/1004626ar>

LEVER DE RIDEAU SUR LE THÉÂTRE FRANÇAIS AMATEUR À TORONTO

Pierre Fortier et Clermont Trudelle
Collège universitaire Glendon
Université York (Toronto)

C'est [...] en partie dans les salles paroissiales de l'Ontario français que se développa le goût du théâtre, chez des spectateurs en mal de divertissement dont plusieurs goûtèrent, dans ces locaux de fortune, à leurs premiers plaisirs esthétiques.

Mariel O'Neill-Karch,
Théâtre franco-ontarien. Espaces ludiques.

Si l'histoire du théâtre français professionnel à Toronto commence en 1973 avec la troupe du Théâtre du P'tit Bonheur, devenu par la suite le Théâtre français de Toronto, il est évident que les années qui ont précédé la création de ce groupe ont joué un rôle déterminant. Comme dans la tradition théâtrale au Québec et en Ontario français, les nombreuses activités présentées dans les salles paroissiales ou dans les écoles de Toronto ont regroupé les gens, leur ont donné le goût du divertissement et ont créé un public sensibilisé aux plaisirs de la scène.

Contrairement aux critiques¹ qui négligent les soirées de salles paroissiales et les séances d'écoliers, nous faisons remonter les activités théâtrales françaises, qui se tiennent à Toronto au cours de la première moitié du XX^e siècle, à la vogue des « théâtres de sociétés » ou « cercles d'amateurs » qui, malgré les condamnations répétées de M^{rs} Bourget et Fabre, s'étend de Montréal jusqu'à l'unique paroisse française de Toronto, celle du Sacré-Cœur, fondée en 1887.

C'est du moins dans cet esprit, nous semble-t-il, qu'au début du XX^e siècle, on organise, au sous-sol de l'église située à l'angle des rues King Est et Sackville, des soirées dramatiques et musicales en français, permettant à quelque 3 000 francophones de se rencontrer pour fraterniser, se divertir ou encore célébrer des événements marquants comme, en juin 1912, le 25^e anniversaire de la fondation de la paroisse. Au programme², des chants interprétés soit par le chœur de la paroisse (*Ode à Saint-Jean-Baptiste et Catholique, Canadien toujours*), soit par une paroissienne (*La Tarentelle*); un solo de violon joué par Charles Rochereau de la Sablière; des santés en l'honneur du pape et du roi; et, pour que la mesure soit pleine, un discours tout à fait approprié

sur la langue française, prononcé par l'invité d'honneur, le dominicain Antonio Marcolin Lamarche³, ardent défenseur de la langue française au Québec et en Ontario.

Qu'une fête aussi « nationaliste » ait pu se tenir à Toronto ne pouvait que réchauffer le cœur des ultramontains qui, au Québec, défendaient, contre les visées impérialistes des Canadiens de langue anglaise, l'idéologie de conservation voulant que la sauvegarde de la langue française soit reliée à celle de la foi catholique. Aussi en fut-il question à Montréal. Dans son édition du 1^{er} juillet, le journal *La Patrie* lui consacre, en effet, un article intitulé « La paroisse du Sacré-Cœur a célébré dignement son 25^e anniversaire. Écho d'une belle fête patriotique ». Avant de rappeler les activités de la journée, le journaliste situe ses lecteurs en racontant, avec plus de souffle que de style, les débuts épiques de la paroisse du Sacré-Cœur : « Heureuse coïncidence qui devait présager le succès pour la nouvelle paroisse ; elle était fondée le jour de la fête nationale des Canadiens français » par l'abbé Philippe Lamarche, héros de légende dont les mérites lui assurent une place de choix dans l'histoire religieuse et civile du Canada. « Il fallait l'âme énergique d'un apôtre et le cœur d'un patriote, écrit le correspondant du journal, pour fonder, au milieu de la ville reine de l'Ontario, ce nouveau foyer où devait se rassembler toute cette population qui se trouvait alors disséminée dans tous les quartiers de la ville [...] »

Dix ans plus tard, le mercredi 28 juin 1922, à l'occasion du 35^e anniversaire de la fondation de la paroisse, plus de 300 invités, trop nombreux pour la petite salle paroissiale, se rendent à l'hôtel Carls-Rite⁴ où on leur sert un menu musical varié. Charles McKinnon et Lambert Dusseau chantent un duo de Gabriel Fauré (*Le Crucifix*) et Eugène Lefebvre, un solo de Luigi Bordese (*Jeanne d'Arc à Rouen*). Plus tard dans la soirée, on écoute un discours de Rodolphe Archambault sur « L'Économie, force nationale », une allocution de circonstance intitulée « Un idéal réalisé », prononcée par Lambert Dusseau, et une pièce interprétée au piano par une dame Laberge, *Rhapsodie canadienne* de Poirier⁵. C'est un programme on ne peut plus « nationaliste » par la place qu'il fait aux sentiments religieux, d'abord, puis patriotiques. L'œuvre de Poirier sera reprise quelques mois plus tard et, quoique patriotique, traversera sans difficulté les frontières américaines⁶.

Au calendrier de ces fêtes, qui rappellent quelque peu les veillées d'autrefois, il n'y a toujours pas de pièces de théâtre jouées sur une scène. Les choses changeront à partir du moment où l'on quittera la première église de la rue King, pour s'établir définitivement à l'angle des rues Sherbourne et Carlton, en 1937.

C'est dans la salle paroissiale de la nouvelle église du Sacré-Cœur, où les gens se retrouvent le dimanche pour fraterniser et causer, que des acteurs improvisés, les « Amateurs de la paroisse », organisent, pour marquer l'ouverture de l'église, une soirée dramatique et musicale, le vendredi 23 avril 1937. Le programme souvenir⁷ nous apprend qu'à part les hymnes

O Canada et Dieu protège le Roi, cinq numéros ont égayé la soirée : deux petits actes à succès (*Le Numéro gagnant* de A. Puel et *Le Docteur Oscar* d'Antony Mars) ; de Gaston Arman de Caillavet et Robert de Flers, le poème *La Vieille Maison grise*, mis en musique par André Messager⁸ et interprété par Jacques Leduc ; et deux courts monologues, dont *Le Député de Blackenpoil*, composé et lu par Gérard Godin qui, jeune étudiant à Trois-Rivières, l'avait écrit pour une séance tenue au collège qu'il fréquentait.

Toujours d'actualité, cette satire amusante met en scène un politicien qui tente de se faire réélire député dans le comté de Blackenpoil⁹. Belle occasion pour l'auteur-interprète de servir au public indulgent venu l'écouter un texte hautement humoristique où défilent « Papineau et les zéros de 37 et de 38 [...], les députés ti-Gus la Bredouille et Picotte Brinbale », grâce auxquels « le pays s'en va tout drette à la ruine ». Le député de Blackenpoil se propose pour le sauver. S'il est réélu, promet-il, « les vaches vèleront deux fois par année, ce sera l'âge d'or des Simoniens, de la graine de lin et du tabac canayen ». Il fera, poursuit-il, « construire des canaux afin d'élever les baleines pour avoir les parapluies et les corsets à meilleur marché. Ainsi le commerce devenant de plus en plus hardi, poussera vers nos ports la flotte pacifique de ses navires géants¹⁰. » L'orateur, à bout de promesses, s'arrête abruptement (« Amen... Amen... dames et sieurs ») et, pour mettre fin à un discours sans queue ni tête, s'excuse d'avoir parlé si longtemps, jamais assez cependant pour perdre l'auditoire de la salle paroissiale. Bien au contraire, les gens prenant goût à ces soirées d'amateurs, qui favorisent l'éclosion de nouveaux talents, on courra au-devant des occasions pour les multiplier. « Cette année, comme l'année dernière, écrit dans *Le Travailleur* (Worcester, Massachusetts) un correspondant de la capitale ontarienne, les jeunes gens ont voulu organiser une séance dramatique. Elle eut lieu le 31 mars et fut couronnée d'un vrai succès. Il y avait au programme deux comédies, un drame, récitation, chant et discours. » L'auteur de cette lettre, datée du 7 avril 1938, ne donne ni le titre des comédies ni celui du drame, mais il mentionne que Robert Gauthier a prononcé un discours sur la situation de l'enseignement français en Ontario qui, deux ans plus tard, devait sensiblement s'améliorer, puisqu'en septembre 1940, après plusieurs années de longs pourparlers et de luttes constantes dans une école délabrée « aux murs noircis et aux tableaux troués » qui « parle d'un passé déjà lointain¹¹ », l'école du Sacré-Cœur inaugure, sous la direction de Berthe Castonguay, la première classe bilingue.

En juin 1940, précise Robert Gauthier, alors directeur de l'enseignement français en Ontario, M^{lle} Berthe Castonguay est engagée par la commission scolaire, pour fonder la première classe véritablement bilingue à Toronto. [...] Je n'oublierai jamais ma première visite [...] dans la classe de M^{lle} Castonguay. C'était dans l'annexe de la « French School », dans le « portable », comme on l'appelait alors, tout à côté d'une cour à charbon, que la première classe française de Toronto était logée¹².

C'est cette victoire modeste qui fera dire à Robert Gauthier : « 1940, année de contradictions. Au moment même où c'est la défaite, la capitulation en

France, c'est la victoire de l'enseignement français à Toronto¹³. » Tout n'est pas gagné, mais on se sent sur la bonne voie.

À la même époque, celle de la Seconde Guerre mondiale, le site de l'Exposition nationale à Toronto devient un véritable camp militaire où séjournent, dans des « baraques où on expose les animaux¹⁴ », des milliers de recrues avant d'être expédiées au front. Parmi elles, les soldats et les aviateurs de langue française¹⁵ découvrent aussitôt la salle paroissiale du Sacré-Cœur où se multiplient les spectacles en français, comme celui dont il est question dans un article du *Droit* (Ottawa) intitulé « Une séance pour "Le Droit" à Toronto », daté du mardi 9 juin 1942 :

Plus de 400 personnes ont assisté, dimanche soir [le 7 juin], à la représentation d'un drame social en trois actes, *L'Abonneux*¹⁶, monté par un groupe de Canadiens français de Toronto, sous la direction de J. Aimé Perry, représentant du « Droit » à Toronto et joué devant une assemblée présidée par l'abbé Édouard Lamarche, curé de la paroisse du Sacré-Cœur de Toronto. Aux côtés de M. le curé Lamarche se trouvaient les officiers d'aviation Montembeau et Gingras, actuellement instructeurs et professeurs d'anglais pour les aviateurs de langue française de Toronto [...] et près d'une centaine d'aviateurs canadiens-français stationnés actuellement au Manning Pool de Toronto.

Comme on peut voir, bon nombre de militaires, se sentant aliénés par leur entraînement qui se fait en anglais¹⁷, assistent aux soirées théâtrales de la salle paroissiale du Sacré-Cœur¹⁸ qu'animent des interprètes, dont certains manifestent, selon le journaliste du *Droit* « presque de l'expertise¹⁹ ». Songeait-il aux « beaux talents » d'Yvette Godin qui avait chanté *La Berceuse*, tirée de l'opéra *Jocelyn* de Benjamin Godard, ou à ceux de Roméo Reinhardt qui avait joué au violon le célèbre *Rosaire* du compositeur américain Ethelbert Woodbridge Nevin ?

Le succès des uns donne du courage aux autres. Un groupe de paroissiens²⁰ fonde, au printemps de la même année, une association patriotique, « La Survivance canadienne-française de Toronto ». Son mandat est de maintenir et de faire progresser la langue française, de promouvoir le bien-être des Canadiens français et d'encourager leurs activités sociales et artistiques, en donnant un nouvel essor à la vie culturelle de la communauté et particulièrement au théâtre et à la création de spectacles²¹. Leur première assemblée publique, lors de laquelle Robert Gauthier et le sénateur Gustave Lacasse prennent la parole²², a lieu au Rosary Hall, le mardi 2 juin.

En cette année 1942, la ville de Montréal a 300 ans. Les organisateurs des célébrations du tricentenaire soulignent avec éclat la fête de certains héros de la Nouvelle-France, dont celui de la jeunesse canadienne-française, Adam Dollard Des Ormeaux. Le 24 mai, « une foule immense, écrit-on dans *Le Devoir* du 25 mai, envahit le Parc Lafontaine pour écouter la voix de la jeunesse au monument de Dollard ». Celui-ci avait été érigé en 1920²³ par un groupe d'hommes d'affaires montréalais qui, avec l'aide de l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française (ACJC)²⁴, avait réuni les 20 000 \$ nécessaires.

L'écho de cette fête patriotique se fait entendre à Toronto où une soixantaine de jeunes, âgés de 20 à 30 ans, venus de diverses régions de l'Ontario et du Québec y étudier ou travailler, donnent à leur cercle d'étude, animé par le vicaire Philippe Bouvier, le nom de « Dollard des Ormeaux ». Ils répondent ainsi à l'invitation de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, qui avait publié, dans *Le Devoir* du 2 mai 1942, le communiqué suivant :

Organisez dans vos écoles ou au sein des groupements que vous dirigez une manifestation à Dollard avec ralliement, chants, récitations, lecture du fait du Long-Sault et surtout le port de la rose de Dollard emblème de ralliement. Placez bien en vue dans vos locaux respectifs et dans chaque classe de vos écoles françaises de toute l'Amérique, l'affiche vous invitant à fêter ce valeureux soldat.

On le fête en vendant « sur le perron de l'église du Sacré-Cœur de Toronto²⁵ » la rose de Dollard, symbole d'appartenance à la race canadienne-française.

Une vingtaine de membres du Club Dollard des Ormeaux forment un cercle littéraire, « L'Aiglon²⁶ », nom que justifie Claire Lachapelle, membre du cercle :

Comme *l'Aiglon* de Rostand, le Canadien français de Toronto doit vivre dans un milieu étranger, hostile à l'occasion, apprendre sa langue et son histoire tant bien que mal, à force de courage et de persévérance ; il doit enfin souffrir des attaques incessantes contre sa foi et sa nationalité. Mais, plus heureux que le fils de Napoléon, il est de constitution robuste, il a dans sa poitrine le souffle puissant qui anime toute l'épopée canadienne²⁷.

C'est ce souffle qu'entretient le cercle « L'Aiglon », comme le raconte Marie-Anne Caron : « Quand je suis venue ici de Windsor, je travaillais pour le ministère de l'Éducation : je corrigeais les travaux des cours par correspondance²⁸. [...] C'était monotone ; [...] il y avait quelque chose qui me manquait. Alors je me suis lancée dans beaucoup d'activités sociales, j'ai fait partie de ce cercle²⁹. »

Parmi les documents de l'époque, conservés au Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa, on a retrouvé le programme d'une soirée dramatique et musicale présentée à la salle paroissiale de l'église du Sacré-Cœur le 2 avril 1943. Trois pièces y figurent : une courte saynète-bouffe de Ed. Morello mise en musique par J. L. Battmann, *Les Irréconciliables* ; une fantaisie d'Eugène Labiche, *La Lettre chargée* ; et *Les Réalités invisibles*, pièce en un acte d'Henriette Charasson.

Hélène Lacasse, comme Marie-Anne Caron, était venue de Windsor au début des années 40 pour travailler au ministère de l'Éducation ; c'est elle qui suggère la pièce *Les Irréconciliables* aux membres du Cercle : « J'avais joué cela à 20 ans, dit-elle, dans ma paroisse. On m'avait donné le texte ; je l'ai toujours conservé. Un bon jour, à Toronto, on l'a refait³⁰. » Marie-Anne Caron et Hélène Lacasse interprètent les deux voisines irréconciliables, l'une lingère et l'autre fruitière.

La pièce *Les Réalités invisibles* d'Henriette Charasson (prix Paul-Hervieu de l'Académie française, 1933), a été créée à Paris par la Compagnie des Jongleurs, aux Journées d'art sacré de 1934³¹. Le drame met en scène le personnage de Thérèse Berteaux, 20 ans, et celui de Noël Rambert qui a deux fois son âge. En apprenant que le père de Thérèse est sur le point de faire faillite, Noël, athée, riche et puissant, s'offre à le sauver si Thérèse consent à l'épouser. « Vous ne pouvez pas tout, lui répond-elle, vous ne pouvez pas m'acheter, vous ne pouvez pas acheter mon âme », une âme entièrement consacrée à Dieu puisqu'elle se prépare à entrer chez les Carmélites, malgré les prières intéressées de Noël qui lui promet de se convertir à la religion catholique pour l'éloigner des « réalités invisibles » qu'elle convoite plus que les richesses de ce monde. Cette attitude le dépasse: « Je vous parle de la réalité moi, à quoi me sert votre sentiment qui n'est plus de la terre, l'âme, Dieu, qu'est-ce que ça veut dire ? Pourquoi gaspiller votre vie pour ce Voleur du ciel³². » Le dilemme se résout de façon édifiante alors que l'héroïne transfigurée entre chez les Carmélites, geste que le metteur en scène Victor de Grandpré accompagne de feux de Bengale (ce qu'on imagine mal dans une salle paroissiale aux moyens techniques limités).

L'automne suivant, le professeur Émile Dubois, nouvellement embauché au Upper Canada College, demande au curé Lamarche s'il peut « donner un coup de main à la chorale ». On lui en confie la direction. Enchanté par la qualité des voix qu'il découvre, il se rend chez le marchand de musique Archambault à Montréal, cherche une opérette pas trop difficile pour des amateurs qui chantent bien, mais qui ne savent pas tous lire la musique, et découvre *L'Omelette à la Follembuche*, « une opérette un peu folichonne, à la musique enlevante³³ », celle de Léo Delibes qui accompagne le texte d'Eugène Labiche.

La préparation de ce spectacle, que le cercle « Les Gaîtés lyriques » — qui compte certains membres du cercle « L'Aiglon » — offrira le 30 avril 1944, avec deux sketches (*La Femme* et *Mon oncle Joseph*), impose un travail de longue haleine et demande plusieurs heures de répétition à ces « jeunes acteurs du dimanche », comme se plaît à les nommer le directeur.

J'enseignais au Upper Canada College, raconte Émile Dubois. Il y avait un gymnase désaffecté avec une scène. Là, on faisait les répétitions. Quand on était prêt, le curé l'annonçait dans l'église. C'était que pour une soirée. Les gens répondaient à pleine salle. Au centre ville, autour de la rue Jarvis, il y avait beaucoup de Canadiens français³⁴.

Le groupe « Les Gaîtés lyriques », avec ses costumes de Malabar³⁵, sort du cadre de la salle paroissiale et rayonne dans la région, à Hamilton d'abord puis, plus tard, à St. Catharines, mais on ne peut pas encore parler de grande tournée.

Cela viendra en 1956, alors que le Petit Théâtre, nouvellement formé³⁶, se rend à Oshawa, Hamilton, Welland, St. Catharines, Port Colborne, Lafontaine et Windsor. Berthe Brunet, dans un article intitulé « Création d'une

troupe théâtrale canadienne-française à Toronto », fait un bref historique de la troupe et parle de ses ambitions :

Le Petit Théâtre de Toronto fut fondé par les jeunes gens qui le composent, peut-on lire dans le journal *Le Droit* du samedi 3 novembre 1956, dans le but de donner à la population canadienne-française de Toronto et même de la province, l'occasion d'assister à des spectacles en français. Il a devant lui un avenir des plus prometteurs à en juger par l'enthousiasme qui a accueilli sa première présentation.

On peut suivre le cheminement de la troupe dans *Le Bulletin*, sous la rubrique « Écho du Petit Théâtre de Toronto », jusqu'au 15 avril 1957, date de la parution de son dernier numéro précédant de peu la dissolution de la troupe, qui ne peut pas concurrencer la télévision et le cinéma français³⁷.

Les jeunes ne sont pas les seuls à faire du théâtre. En 1979, un groupe de personnes du troisième âge fonde Les Papillons de velours, une troupe de théâtre de création collective. Ce groupe, qui joue annuellement des pièces à la paroisse Sacré-Cœur, est né du besoin éprouvé par les aînés de se retrouver ensemble et de s'exprimer. En avril 1981, le groupe présentait au sous-sol de l'église une pièce, *Le Manoir du troisième souffle*, qui sera reprise au VIII^e Festival du théâtre franco-ontarien, à Ottawa, en juillet de la même année. L'année suivante, stimulés par leur succès à Ottawa, ils présentent une autre création collective : une série de tableaux regroupés sous le titre *Autant en emporte la vie*. Le soir de la première, le 5 février 1982, une équipe de l'Office national du film (Paul Lapointe, Raymond Gauthier et Jean-Marc Felio) filme des extraits de la pièce et les témoignages des acteurs qu'ils regroupent ensuite dans le court métrage *L'Âge des pigeons*. Le dimanche 3 mars 1985, Les Papillons de velours présentent à la salle paroissiale, dans une mise en scène de Louise Nolan, la création collective *Les Troubles de grand-maman*. Depuis, la troupe a mis fin à ses représentations. Elle aura cependant contribué par ses activités à enrichir le théâtre d'amateurs.

Bien avant les années 80, il existe un autre foyer de théâtre amateur français dans la paroisse. Depuis l'ouverture de l'école du Sacré-Cœur, en 1948, les religieuses et les enseignants laïques montent des pastorales³⁸, des séances à l'occasion de la visite de dignitaires ou des spectacles pour célébrer les grandes fêtes du calendrier liturgique et les anniversaires de toute sorte. « Nous aimions nous produire en public, dit Mariel O'Neill, ancienne étudiante de l'école, et toutes les occasions nous semblaient bonnes³⁹. »

Les étudiants de français de l'Université de Toronto⁴⁰ ont été, eux aussi, encouragés par leurs professeurs à se produire en public, et ce dès 1904, quand les étudiants du Victoria College ont joué *Les Deux Timides* de Labiche et Marc-Michel. Depuis, plus de 120 pièces ont été montées en français, le plus souvent au théâtre Hart House⁴¹.

Le théâtre Hart House, qui offre toutes les commodités d'une scène bien équipée⁴², sera également le foyer par excellence des Tréteaux de Paris, groupe théâtral formé par Jeanne Bryan, Xavier Mesrobian et Michel

Sanouillet de l'Alliance française⁴³, qui, de 1953 à 1974, y joueront annuellement une ou deux pièces du répertoire français⁴⁴.

En 1967, un autre rideau se lève. Pour commémorer le centenaire de la Confédération canadienne, un groupe de la Fédération des femmes canadiennes-françaises de Toronto forme un projet de théâtre. De cette initiative naît le Théâtre du P'tit Bonheur⁴⁵. Formée d'amateurs au départ, la troupe devient, en 1973, la première troupe de théâtre professionnelle de langue française à Toronto. À l'occasion de son 20^e anniversaire, en 1987, le conseil d'administration, voulant tenir compte de la réalité nouvelle du milieu, celui d'une métropole multiculturelle réclamant un théâtre approprié⁴⁶, adopte un nouveau nom, le Théâtre français de Toronto. La troupe est complètement indépendante de la Fédération des femmes canadiennes-françaises, de la paroisse du Sacré-Cœur, de l'Alliance française et de l'Université de Toronto, avec lesquels elle garde toutefois d'excellents rapports, puisque le noyau du public diversifié qu'elle attire demeure essentiellement celui qui aurait fréquenté les soirées de salles paroissiales ou les séances de collège du début du siècle.

Ces notes de recherche résument les premières années de l'histoire du théâtre français amateur à Toronto. Ce n'est qu'au début des années 40 que l'on trouve le nom de troupes de théâtre et le répertoire varié des spectacles qu'elles ont montés. Entre 1945 et 1957, d'autres troupes, dont le Petit Théâtre de 1956, jouent des pièces qui attirent un public de salles paroissiales de plus en plus averti. Le théâtre français n'est plus désormais du ressort de la paroisse. Le groupe théâtral Les Tréteaux de Paris jouent, à la salle Hart House de l'Université de Toronto, des pièces françaises qui répondent aux besoins d'une francophonie nouvelle. À Toronto, le théâtre de langue française se porte toujours bien et il continue à faire « le p'tit bonheur » des gens.

NOTES

1. À titre d'exemple, nous renvoyons le lecteur à l'article de Mariel O'Neill-Karch et Pierre Paul Karch, « Le théâtre québécois à Toronto » (*Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, n° 5: *Le théâtre*, Éditions de l'Université d'Ottawa, hiver-printemps 1983, p. 99-105), qui ne tient compte que du théâtre québécois joué à Toronto, depuis 1951, « année au cours de laquelle Gratien Gélinas a lui-même présenté son *Tit-Coq* au public torontois » (p. 99).

2. Le programme de cette soirée, le premier que nous ayons

trouvé, est reproduit dans une brochure publiée par la paroisse en 1933.

3. Le père Lamarche est l'auteur du livre *Notre vie canadienne*, publié aux Éditions Ménard à Montréal en 1929, dans lequel on trouve un texte sur la vie française à Toronto, au chapitre « Figures d'apôtres », p. 107-114.

4. L'hôtel Carls-Rite était situé aux 174-180 de la rue Front Ouest.

5. *Rhapsodie d'airs canadiens* (1922) pour piano est l'œuvre du compositeur acadien de l'Île-du-Prince-Édouard, Benoit Poirier,

qui, pendant plus de 30 ans, de 1921 à 1954, fut le titulaire des orgues de l'église Notre-Dame de Montréal. Il a laissé plusieurs compositions pour orgue et quelques-unes pour piano.

6. Une version pour harmonie de *Rhapsodie d'airs canadiens*, signée Joseph Vézina, fut exécutée au parc Dominion à Montréal, les 24, 25 et 30 juillet 1922, par la célèbre fanfare de John Philip Sousa, et reprise le 31 juillet au Dey's Arena à Ottawa, puis à la mi-août à Philadelphie (Paul Surette, *Benoit Poirier: la vie d'un musicien aca-*

Lever de rideau sur le théâtre français amateur à Toronto

dien 1882 à 1965, Tignish (Î.-P.-É.), La Société culturelle Ti-Pa, 1982, p. 42-46).

7. Clermont Trudelle et Pierre Fortier, *Toronto se raconte: la Paroisse du Sacré-Cœur*, Toronto, Société d'histoire de Toronto, 1987, p. 54.

8. L'abbé Charles-Émile Gadbois, *La Bonne Chanson*, tome V, 1941-1942, p. 205.

9. «Blackenpoil» vient du nom de la Black Horse Ale, bière produite par la Brasserie Dawes à Montréal. (Voir Nicole Dorion, *La Brasserie Bostwell: un essai d'ethnologie industrielle*, Québec, Hors série n° 3, mai 1989, p. 7-11.)

10. Texte inédit, conservé aux Archives de la Société d'histoire de Toronto.

11. Extrait tiré des chroniques de sœur Edna Poirier, directrice de l'école du Sacré-Cœur, daté du samedi 4 septembre 1943.

12. Extrait de l'allocation prononcée par Robert Gauthier à l'école du Sacré-Cœur de Toronto, le 9 novembre 1952, à l'occasion de la remise de décorations par la Société du Bon Parler français, p. 2.

13. *Ibid.*

14. Ce renseignement nous a été donné par Hélène Lacasse, lors d'une entrevue réalisée en mai 1986. (Voir Trudelle et Fortier, *Toronto se raconte*, p. 66.)

15. Il nous est impossible de savoir le nombre, même approximatif, de militaires canadiens-français postés à Toronto pendant la Seconde Guerre mondiale. Les dossiers des militaires ne sont pas accessibles aux chercheurs en raison de la législation fédérale sur la protection de la vie privée.

16. Cette tragi-comédie en trois actes de Laurent Tremblay (connu aussi sous le pseudonyme de Cyprien), publiée, en 1935, par l'Association catholique des voyageurs de commerce de Trois-Rivières (voir Édouard G. Rinfret, *Le Théâtre canadien d'expression française*, t. 3, Montréal, Leméac, 1977, p. 299), aborde le problème moral du «bon journal». Elle a été jouée plusieurs fois au Québec, particulièrement dans la région de Trois-Rivières, au cours des années 30 (*La Vie nicolétaine*, vol. IV, n° 6, juin 1936 et n° 8, octobre 1936) et fut reprise, en 1953, à l'occasion du 150^e anniversaire

de la fondation du Séminaire de Nicolet (voir l'album souvenir du 150^e anniversaire de la fondation du Séminaire de Nicolet 1803-1953). Si on a mis *L'Abonneux* au programme de la soirée de juin 1942, c'était peut-être parce que certains acteurs venaient de la région de Nicolet où ils auraient pu en avoir entendu parler; mais c'était plus certainement pour pousser les spectateurs à s'abonner au journal *Le Droit* (*Le Droit*, 9 juin 1942, p. 2). Celui-ci comblait un vide, puisqu'il n'y aurait pas de journal de langue française à Toronto avant la parution de *L'Alliance*, en novembre 1954.

17. Pour une description des cours et des stages de formation, on peut consulter le chapitre 7 du livre de F.J. Hatch, *Le Canada, aérodrôme de la démocratie: le plan d'entraînement aérien du Commonwealth britannique, 1939-1945*, Ottawa, 1983, et le livre de W.A.B. Douglas, *The Creation of a National Air Force*, Toronto, 1986.

18. Rosary Hall, pension pour jeunes filles seules située au 264 de la rue Bloor, était, à cette époque, un autre foyer de théâtre (*Le Droit*, 6 juin 1942, p. 18).

19. *Le Droit*, 9 juin 1942, p. 2.

20. Le président du premier conseil de mai 1942 pour la Survivance canadienne-française est Jacques Leduc; le vice-président, Édouard Blanchard; le secrétaire, Charles Sauriol; le trésorier, le soldat René Smith, du Corps médical de l'armée canadienne; et les quatre conseillers: Charles-Lucien Germain, Auguste Lemire, Louis Martin et Émile Fournier (*Le Droit*, 6 juin 1942, p. 18).

21. Claire Lachapelle écrit: «Survivance, voilà un mot qui s'accorde bien à notre nom. Les fondateurs de la Survivance canadienne-française s'en sont souvenus. Cette association indépendante organisée, pour divertir nos gens, des soirées publiques où l'on joue des pièces, où l'on chante, enfin où l'on s'amuse à qui mieux mieux, à la canadienne» (*Les Carnets vatoriens*, avril 1943, p. 88). Ce texte a été lu, le 2 février 1947, par Yvette Lachapelle-Godin devant les membres de la Société historique du Nouvel-Ontario, qui le publie la même année dans sa série «Documents historiques», n° 13, Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1947, p. 44.

22. Extraits des discours de Robert Gauthier et du sénateur Gustave Lacasse lors de la première assemblée publique de la Survivance canadienne-française, tenue le 2 juin 1942, à Toronto (*Le Droit*, 6 juin 1942, p. 18).

23. Clermont Trudelle et Pierre Fortier, «Reviens, Dollard des Ormeaux, héros de la jeunesse», *L'Express de Toronto*, 8-14 mai 1990, p. 3.

24. Ce mouvement d'éducation sociale et d'action nationale est créé à Montréal, en 1904. Il réunit des jeunes catholiques francophones de tout le pays (voir l'article sur l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française dans *Le Dictionnaire de l'Amérique française*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, p. 29; voir aussi l'article de Charles Letellier de St-Just, «L'Association de la jeunesse canadienne-française», dans *Vie française*, mars 1953, qui donne de précieux renseignements sur cette association). En 1917, on trouve à la paroisse du Sacré-Cœur l'existence d'un tel mouvement, qui ne semble plus exister au début des années 40 (voir la lettre de Rodrigue Lussier à M^{re} A.X. Bernard, évêque de Saint-Hyacinthe, datée du 9 novembre 1917, dans Trudelle et Fortier, *Toronto se raconte*, p. 36-37).

25. Trudelle et Fortier, *Toronto se raconte*, p. 66.

26. Napoléon II, dit l'Aiglon, fils de Napoléon Bonaparte, mourut de la tuberculose, en Autriche, à l'âge de 21 ans. Ses cendres, qui reposaient depuis 1832 dans la crypte de l'église des Capucins, à Vienne, furent rendues aux représentants du gouvernement français par l'ambassadeur allemand à Paris, le 15 décembre 1940, pour être déposées aux Invalides, à côté de celles de son père (voir «Le sarcophage de l'Aiglon aux Invalides», *Le Devoir*, 16 décembre 1940, p. 6; «Les cendres de l'Aiglon», *Le Droit*, 16 décembre 1940, p. 1 et 4; et «L'Aiglon à Paris», *Le Soleil* de Québec, 16 décembre 1940, p. 1).

27. Claire Lachapelle, «La vie française à Toronto», *Documents historiques*, n° 13, Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1947, p. 49.

28. Au début des années 40, c'est à la faculté provinciale de droit

Osgoode Hall « que se développe une cellule importante de la vie française en Ontario, les cours primaires par correspondance pour les gens qui restent trop loin des écoles. On prépare les leçons pour la maman, afin qu'elle enseigne à ses enfants et peut-être à ceux de la voisine, la lecture, l'écriture, le calcul puis d'autres matières à mesure qu'on avance » (Yvette Godin, « La vie française à Toronto », *Vie française*, Québec, mai 1950, p. 466).

29. Entrevue de Marie-Anne Caron accordée à la Société d'histoire de Toronto, en mars 1986.

30. Trudelle et Fortier, *Toronto se raconte*, p. 68.

31. Jacques Debout (l'abbé René Roblot) inaugure, à Paris, en 1923, les Journées d'art sacré tenues régulièrement jusqu'en 1939. Ces journées comportent des conférences, des représentations théâtrales, une exposition d'art religieux. Elles rendent populaire le théâtre de Ghéon, d'Henri Brochet et d'autres (voir les noms « Cahiers catholiques » et « Debout » dans *Catholicisme. Hier aujourd'hui, demain*, encyclopédie dirigée par G. Jacquemiet, Paris, Letouzey et Ané, 1949, colonnes 354, 497 et 498).

32. Résumé adapté du programme souvenir de la soirée du dimanche 2 avril 1943.

33. Renseignements recueillis auprès d'Émile Dubois à la mi-mai 1986.

34. *Ibid.*

35. Fondée au début du siècle à Winnipeg, la maison Malabar s'établit à Toronto en 1923 et, dès les années 50, s'impose comme le plus important costumier du Canada.

36. Berthe Brunet, critique d'art pour le journal *Le Bulletin*, fait un compte rendu de la pièce *Le Mariage manqué* de D.S. Lemoine, première pièce jouée par Le Petit Théâtre de Toronto à la salle paroissiale, devant 250 personnes, le 30 octobre 1956. Il faut noter que *Le Mariage manqué* (titre modifié par Lionel Racine de *La Baronne et son curé*) fut joué plus de 200 fois au Québec et aux États-Unis, entre 1952 et 1954, par la troupe de théâtre l'Union théâtrale de Sherbrooke, fondée par Lionel Racine (voir Pierre Hébert, avec la collaboration de Réjean Chaloux, *Histoire de l'Union théâtrale (1946-1988)*, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 1991, p. 59-62).

37. Au printemps de 1950, Michel Sanouillet, professeur de français au University College de l'Université de Toronto, « lance un projet pilote sur la projection de films français », qui connaît un vif intérêt auprès du public. En 1951, un groupe de professeurs de l'Université de Toronto fonde le ciné-club du University College, qui « présente à ses quelques centaines de membres, un choix des meilleurs films français » (voir l'article « Ciné-Club français », *L'Alliance*, novembre 1954, p. 1). Dans une entrevue accordée, le 7 mai 1974, à Robin S. Harris, professeur d'histoire de l'Université de Toronto, le professeur Clarence Dana Rouillard explique: « We had a number of people in the Department who were interested in film. And this helped [...] to support the feeling that film was a very good way in which to enrich the French programme. And the easiest way to start this, we felt, was to form a Ciné-Club [...] and present a regular programme of films [...]. The baby very soon outgrew its cradle. » Jeanne Bryan dit aussi dans une entrevue en mars 1986, que vers 1956, alors que le ciné-club n'était plus strictement universitaire, qu'il comptait 1 200 membres. « Le dimanche où nous montrions des films, ajoute M^{me} Bryan, Yonge Street était tout à fait différent. »

38. La pastorale est une représentation de l'adoration des pasteurs à la crèche qui remonte aux premières manifestations théâtrales au Québec (Baudouin Burger, *L'Activité théâtrale au Québec (1765-1825)*, Montréal, Parti pris, 1974, p. 34-40).

39. Trudelle et Fortier, *Toronto se raconte*, p. 72.

40. Le 14 avril 1956, le Département de français de l'Université de Toronto présente un mémoire à la Commission royale d'enquête sur la radio et la télévision, pour recommander que l'Ontario bénéficie du réseau français de Radio-Canada: « Il y a à peu près 2 000 étudiants qui poursuivent des études de français à l'Université de Toronto, dans ses collèges affiliés et aux cours du soir qui sont dirigés par le Département de l'Extension de l'Université. Ces chiffres sont déjà plus élevés qu'il

y a vingt ou trente ans, mais on s'attend à ce qu'ils soient doublés d'ici dix ans » (voir le texte du mémoire, traduit de l'anglais par Reine Malouin, dans *Vie française*, Québec, novembre-décembre 1956, p. 148-154).

41. On trouvera une liste des pièces jouées en français par les étudiants de l'Université de Toronto, depuis 1904, réunies par Mariel O'Neill-Karch dans l'annexe VII (p. 268 à 276) du livre *French Studies at the University of Toronto 1853-1993*, de C. Dana Rouillard, paru à l'automne de 1994.

42. « *Hart House Theatre seats five hundred persons and in auditorium appointments has no superior among the little theatres of the continent. Its stage equipment is particularly complete and far surpasses that of any art theatre in America. Many of its devices, modelled upon the apparatus of the European theatres, are being here installed for the first time on this side of the Atlantic. In addition to its stage mechanism the theatre has its own workshops and scenic studio.* » (Brochure du 10 octobre 1919, annonçant la programmation de la première saison théâtrale du Players Club de l'Université de Toronto au théâtre Hart House.)

43. Laure Rièse, présidente à cette époque de l'Alliance française de Toronto, fondée en 1902 dans le but de promouvoir la langue et la culture françaises par des conférences, des expositions et des soirées théâtrales, rappelle la fondation et les buts de l'Alliance dans son article « L'institution "L'Alliance française" », publié dans *L'Alliance de Toronto*, décembre 1954, p. 1.

44. On trouvera la liste des pièces présentées par Les Tréteaux de Paris de 1954 à 1974 dans Trudelle et Fortier, *Toronto se raconte*, p. 83.

45. Claudette Roy-Gobeil raconte les débuts du Théâtre du P'tit Bonheur (Trudelle et Fortier, *Toronto se raconte*, p. 100-101).

46. Claude Deschênes, dans son article « Du P'tit Bonheur au Théâtre français », écrit: « [...] le conseil d'administration en est venu à la conclusion que la nouvelle appellation serait plus significative de la nature de ce théâtre » (*L'Express de Toronto*, 14-20 avril 1987, p. 5).